

## Nuages pestilentiels : le tract et la peste dans l'Angleterre du dix-septième siècle

Je veux ajouter quelque chose au lexique bibliographique. Je suis gêné-e par les termes aseptisés du catalogue, les termes qui sacrifient la poésie à la précision, qui prétendent être objectifs sur l'information – des termes comme folio, quarto, octavo, duodécimo – et les champs de connaissances tels que le droit, la théologie, la médecine et l'art. Ces termes nous donnent la fausse impression de sécurité que la connaissance est indifférente et non pas chargée et dangereuse, qu'elle est collectée passivement au lieu d'être activement utilisée comme un outil, une arme potentielle. Ces termes ne parviennent pas à décrire à quel point il est violent de sauvegarder certaines parties de l'histoire au détriment d'autres, ni ce à quoi ressemble la lutte pour la survie, ni les exploits d'endurance et le hasard que cela implique.

Je veux qu'on considère davantage les livres comme des animaux – des bancs, des troupes, des coalitions de guépards, une volée de corbeaux, une flamboyance de flamants roses – autant de termes descriptifs chargés de sens (mais aussi plutôt démocratiques). Et pourquoi pas une grandiloquence de livres, ou une peste de tracts ?

Le fait de penser en termes de peste lie les pratiques de publication avec la réception et la diffusion. Cela nous prépare à remarquer des schémas d'effondrement entre langage et maladie, insecte et humain, livre et corps, information et matérialité ; cela nous force à préserver la continuité historique entre les modes bibliques de pensée et de condamnation de certaines connaissances, et leur application dans les siècles suivants. J'arrive ici au travail de Susan Sontag *Contre l'interprétation* (1966)<sup>1</sup> et *Sida et ses métaphores* (1989)<sup>2</sup> depuis l'angle opposé : au lieu de travailler à déconstruire, je m'intéresse à l'immersion, à l'exposition excessive aux métaphores disponibles pour prendre conscience du travail qu'elles accomplissent.

Il existe une longue tradition consistant à décrire les mots comme la peste, et à décrire les livres comme porteurs de contagion. Dans *Plague Writing in Early Modern England*, Ernest B. Gilman montre que la peste « doit être foncièrement comprise comme un événement de langage ». <sup>3</sup> Étant donné que la médecine était totalement liée à la théologie pendant la période médiévale, la peste bubonique était couramment associée aux comportements immoraux et aux croyances hérétiques dans le « discours sur la peste ». Le mot « peste » sert à invoquer des horreurs passées ainsi que des menaces présentes et futures ; la peste est un signe d'un Dieu en colère ; c'est un mystère médical viscéral ; la peste

est incarnée, elle est analogie – mais jamais uniquement une seule de ces choses.

C'est là que je fais intervenir Antonin Artaud. En 1938, il a écrit sur la peste et le théâtre dans un essai qui fait office de plan de route pour que nous, né-e-s au vingtième siècle, puissions remonter à une époque antérieure et absorber l'une de ses plus grandes peurs. Artaud décrit en détail et avec horreur le pourrissement d'un corps pestiféré : « La vésicule biliaire [...] est pleine, grosse à crever d'un liquide noir et gluant. [...] Le sang des artères, des veines est aussi noir et gluant. [...] Les poumons et le cerveau lésés noircissent et se gangrènent. » <sup>4</sup> Pour moi, c'est presque comme ce qu'écrivait Thomas Edward dans *Gangraena* quand il décrit les hérétiques des années 1640 : « every ingenuous Reader may plainly behold the many Deformities and gret Spots of the Sectaries of these times... Spots upon them discovering much malignity, rage & frensie, great corruption and infection. » ( « *Tout Lecteur ingénu peut clairement regarder les nombreuses difformités et grandes Tâches des Sectaires de cette époque [...] Ces tâches sur eux révèlent une grande malfaisance, la rage et la folie, une immense corruption et infection.* » ). <sup>5</sup>

Dans l'essai d'Artaud, la crise devient un prisme d'analyse. Il écrit : « Il y a dans le théâtre comme dans la peste une sorte d'étrange soleil, une lumière d'une intensité anormale où il semble que le difficile et l'impossible même deviennent tout à

coup notre élément normal. » <sup>6</sup> Selon moi, le fait de se concentrer sur l'utilisation du mot « peste » pour décrire certaines informations est un étrange soleil qui permet d'éclairer le vaste monde des livres, manuscrits, tracts et textes, de comprendre quelle valeur on leur accorde.

Avec l'invention de la presse d'imprimerie au quinzième siècle, l'imagerie de la peste a connu un grand essor d'utilisation. Martin Nesvig établit l'inventaire des écrits rédigés par les censeurs catholiques espagnols sur le besoin de contrôler le commerce de livres entre l'Espagne et le Mexique tout au long du seizième siècle. Comme s'en plaint le censeur Francisco Peña, le texte imprimé augmente les risques de débordements puisqu'il s'affranchit des limites précédemment imposées par la communication orale et même manuscrite : « Alors que les voix des hérétiques peuvent à peine emplir une ville, lorsque les livres se transportent facilement d'un endroit à l'autre, ils infectent non seulement toute une ville, mais aussi des royaumes et des provinces entières. » <sup>6</sup>

En Angleterre, ce type particulier de panique morale s'intensifie quand le pays plonge dans la guerre civile. On s'accorde généralement à dire que les années 1640 ont été témoins d'une « explosion » de documents imprimés, mais les historiens le contestent en affirmant qu'il n'y a pas eu une explosion du volume de papier, mais seulement du nombre de

publications, c'est-à-dire que le papier était utilisé pour imprimer des tracts courts à la place d'œuvres longues. David Cressey associe cette compression de l'information à une demande croissante d'actualités dans un environnement politique qui évoluait alors très rapidement.<sup>7</sup> Dans ce contexte, la peste était utilisée à tout bout de champ comme un principe descriptif ou coordinateur de la nature désordonnée, répétitive, répliquative et virale de la guerre des tracts.

Le poème satirique *A Svarme of Sectaries and Schismatiques (1641)* de John Taylor décrivait les tracts comme « this Kingdoms pestilence / I wish you goe, and drive the devils thence » (« la peste de ce Royaume / J'aimerais que tu disparaisses et emportes les démons avec toi » ).<sup>8</sup> Dans *Gangraena*, Thomas Edward fulmine : « We have the plague of Egypt upon us, frogs out of the bottomless pit covering our land, coming into our houses, Bedchambers, Beds, Churches... » (« La plaie d'Égypte s'est abattue sur nous, les grenouilles remontées d'un puits sans fond recouvrent nos terres, entrent dans nos Maisons, nos Chambres à coucher, nos Lits et nos Églises. » ).<sup>9</sup> Comme le montre la professeure de littérature Kristen Poole, « la littérature anti-sectaire [de l'époque] est infestée de récits figuratifs sur des grouillements d'abeilles, de grenouilles, de sauterelles, de serpents, d'anguilles et d'asticots [...], d'images de la nuée. »<sup>10</sup> Et ces désignations ont des conséquences qui perdurent dans les histoires que nous racontons aujourd'hui. Les

nuées radicales et anti-sectaires décrites par Kristen Poole sont largement absentes de l'histoire ; leurs récits sont trop complexes, leurs idées sur la liberté et la propriété trop dangereuses (même aujourd'hui).

Le mouvement quaker, un groupe de visionnaires et d'« enthousiastiques » religieux radicaux du dix-septième siècle dont la production imprimée a été prolifique dès ses débuts dans les années 1650, fait l'objet d'une quantité de condamnations disproportionnée. Dans un tract de 1653, son leader George Fox fait l'annonce suivante : « thou shalt see more Papers and more Printings, and as the immediat Spirit grows, there will be more abominacions, and filthiness layd open, and all Deceit will be discovered, and the Truth spread abroad... » (« Tu verras plus de Journaux et de Publications, et alors que l'Esprit immédiat grandira, il y aura plus d'abominacions et de dépravations mises à jour; toute Duperie sera révélée et la Vérité se répandra. » ).<sup>11</sup>

En 1655, Richard Sherlock, un ecclésiastique anti-quaker, a atteint le cœur de l'image du tract en tant que peste en écrivant que « The canon of holy Scripture is transgressed and dissolv'd... by the superaddition of new Revelations. » (« Le canon des Saintes Écritures est transgressé et dissout [...] par l'ajout des nouvelles Révélations. » ). Il avait le sentiment que les publications des Quakers cherchaient à discréditer la Bible, « and the authority of God's Word is made null, and void. » (« et l'autorité de la Parole de

Dieu est rendue nulle et non avenue. » ).<sup>12</sup> Les « nouvelles Révélations » dont parle Richard Sherlock font directement référence à la dernière partie du Livre de l'Apocalypse :

Je le déclare à quiconque entend les paroles de la prophétie de ce livre : Si quelqu'un y ajoute quelque chose, Dieu le frappera des fléaux décrits dans ce livre.<sup>13</sup>

J'appelle cela la malédiction de saint Jean : ajoutez quelque chose au Livre de l'Apocalypse et vous serez personnellement frappé des fléaux qu'il annonce. L'excès engendre l'excès. C'est surtout une malédiction à l'encontre des lecteur-trice-s. Seul-e-s les lecteur-trice-s inspiré-e-s par le livre oseraient l'imiter en ajoutant quelque chose à ses sinistres visions.

La croyance selon laquelle il existe une mauvaise façon de lire ou d'écrire – et que certains textes sont pestilentiels – engendre la croyance opposée : il existe un texte définitif, sain et pur. Cette tension hante chaque verset de la Bible et a souscrit une histoire de violence. Historiquement, elle a créé une hiérarchie qui classe certains textes plus près ou plus loin de la parole qui fait autorité, celle de la Bible.

La spiritualité des Quakers était l'une de celles qui bouleversaient complètement la tradition. Pour eux-elles, la sainteté résidait plus dans l'expérience de lecture que dans le livre en soi. Comme l'écrit Robert Barclay dans un ouvrage fondateur

de la doctrine quaker, « The letter of the Scriptur is outward, of itself a dead thing. » (« La lettre des Écritures est apparence, et en soi une chose morte. » ).<sup>14</sup> Utilisant l'Épître de Paul aux Corinthiens, l'auteur cite un passage des Écritures très souvent repris dans les tracts des Quakers : « The letter killeth, but the sprit giveth light. » (« La lettre tue, mais l'esprit vivifie. » ). Les Quakers considéraient ce reader-spirit comme la « lumière intérieure ». Je pense qu'en comprenant la violente envie de supprimer et de censurer cette lumière – les Quakers étaient exécuté-e-s, battu-e-s et emprisonné-e-s, leurs œuvres détruites plutôt que conservées par les autorités –, on éclaire les hiérarchies des connaissances imprimées qui dynamisent encore les histoires que nous écrivons aujourd'hui. Pourtant, pour Robert Barclay comme pour la plupart des auteur-e-s quaker, la divinité n'était pas logocentrique, ni même libro-centrique. Sans personne pour les lire, les livres étaient des choses totalement mortes, et je pense qu'il est temps de reconnaître qu'ils le sont toujours.

+ + +

Il s'agit là d'une version abrégée d'un texte de Brooke Sylvia Palmieri issu d'une conférence donnée en 2016 et de sa thèse de doctorat (2018) intitulée « Compelling Reading: The Circulation of Quaker Texts, 1650–1800 ». Une version étendue en sera prochainement publiée par The Antinomian Press. (<http://antinomianpress.org>)